

rects, l'intuition des masses est perspicace. Le Maréchal la résumait en ces lignes :

On raconte, à l'appui de cette opinion, que l'Impératrice tient beaucoup plus à sa couronne que l'Empereur Maximilien, et que *son retour au Mexique pourrait peut-être nuire à certaines aspirations que ce souverain peut avoir vers l'Europe.*

Des officiers placés près du souverain essaieraient, dit-on, de lui persuader que *ses véritables intérêts sont en Autriche bien plutôt qu'au Mexique*, et deux ou trois missions secrètes viennent d'être données, peut-être pour savoir à quoi s'en tenir à ce sujet.

Qu'on veuille bien rapprocher les indications contenues dans ces lignes de la résistance opposée par l'Archiduc à la signature du pacte de famille, de la protestation rédigée un an plus tard contre ce même pacte de famille, et l'on comprendra mieux les mobiles qui le poussèrent à rester au Mexique après le départ des troupes françaises.

Maximilien eut toujours « des aspirations vers l'Europe », et lorsque nous les exposerons plus explicitement, en temps et lieu, on verra quelle responsabilité pèse sur ce prince dans l'échec définitif de l'aventure mexicaine.

## CHAPITRE VII

Événements d'Europe. — Sadowa (3 juillet 1866). — Arrivée de l'Impératrice Charlotte à Saint-Nazaire (8 août). — Arrivée à Paris. — Napoléon III malade. — Entrevue de Saint-Cloud (11 août). — Refus opposés par Napoléon III aux demandes de l'Impératrice Charlotte. — Départ de Paris (22 août). — Le maréchal d'andon au maréchal Bazaine. — Lettre de Napoléon III (29 août). — L'Impératrice Charlotte à Miramar. — Voyage à Rome. — Entrevue avec le Pape. — La folie se déclare. — Le comte de Flandre ramène l'Impératrice à Trieste.

Tandis que la situation s'assombrissait ainsi au Mexique, des événements, dont le contre-coup devait violemment réagir contre le jeune empire d'outre-mer, s'accomplissaient en Europe.

La querelle longtemps pendante entre la Prusse et l'Autriche éclatait enfin : la guerre était déclarée entre ces deux nations jadis unies dans ce faisceau de peuples groupés sous le nom d'Allemagne. Mais la Prusse plus prévoyante et sentant qu'il faut diviser pour vaincre, s'était assuré le concours de l'Italie.

Celle-ci, entraînée par l'espoir d'une récompense, accepta le rôle ingrat de recevoir les coups et d'être battue ; elle le fut sur terre et sur mer, à Cus-

tozza et à Lissa. Toutefois elle avait retenu ainsi une flotte entière et cent vingt mille hommes, dont l'absence sur le champ de bataille de Sadowa donna la victoire à la Prusse (3 juillet).

On sait ce qui s'ensuivit : la Vénétie cédée à la France à charge de la remettre à l'Italie, l'hégémonie en Allemagne passant à la Prusse.

Notre ennemie séculaire, l'Autriche, était abattue, mais nous ne gagnions rien au change, puisque nous avions maintenant à redouter une jeune ennemie, la Prusse.

C'était là le sentiment général. Le parti militaire en France cria bien haut que c'était nous, bien plus que les Autrichiens, qui avions été battus à Sadowa, et l'opposition, toujours heureuse de trouver des griefs contre le gouvernement impérial, ne se fit pas faute de le répéter. Et le pays, qui écoute volontiers ce qu'on lui crie sur tous les tons, ne tarda pas à le croire.

Ce n'était point entièrement faux, mais ce n'était point entièrement exact. On n'est jamais battu par procuration, surtout lorsqu'on n'a pas donné de procuration, et la preuve c'est qu'il fallut recommencer l'expérience en 1870.

Si nous n'avions pas été battus en 1866, nous étions du moins, depuis cette époque, d'autant plus menacés que nous nous l'imaginions davantage. Dans ces conditions, l'expédition du Mexique, qui avait été un embarras pour la politique impériale, risquait de devenir un péril pour la nation. Il n'était pas prudent à la France, au moment où elle pouvait avoir besoin de la totalité de ses forces en Europe, de maintenir deux divisions, une partie de sa flotte, et tout un état-

major de généraux, d'amiraux et d'officiers de valeur dans des parages lointains, occupés à une besogne stérile.

Napoléon III devait donc se maintenir dans les termes de sa lettre du 30 janvier 1866. Il en résultait que, si la mission de l'Impératrice Charlotte avait à l'origine bien peu de chances de réussir, elle n'en avait plus aucune au moment où elle s'accomplissait.

La malheureuse femme était partie de Mexico et de Vera-Cruz ignorant encore les événements d'Europe.

Accompagnée de M. Martin Castillo, ministre des Affaires étrangères, du comte del Valle, grand chambellan, de M. Neri del Bario, chambellan, du comte de Bombelles, grand écuyer, d'un médecin et de madame Neri del Bario, dame du Palais, elle s'était embarquée sur l'*Impératrice-Eugénie*, après les incidents racontés plus haut. M. Léonce Détroyat, lieutenant de vaisseau, détaché pendant deux ans au service de Maximilien, et rappelé par son gouvernement, avait été autorisé à voyager avec elle.

La traversée fut des plus pénibles. L'Impératrice se montra d'une humeur sombre et taciturne qui frappa tous ceux qui l'approchèrent. On juge de l'effet que produisit sur elle la nouvelle du triomphe de la Prusse qu'elle apprit en débarquant à Saint-Nazaire, le 8 août. Néanmoins, elle ne se découragea pas complètement, et songea à tenter, auprès de Napoléon III, la dernière chance de salut qui restât à elle et à son mari. Elle partit le 9 de Nantes pour Paris.

Une série d'incidents malheureux, insignifiants en eux-mêmes, aggravèrent encore les dispositions sombres de son humeur. On arrive de Nantes soit par la

gare d'Orléans, soit par la gare Montparnasse : c'est à cette dernière gare que le train l'amena. Or le général Vaubert de Genlis, M. de Cossé-Brissac, écuyer de l'Empereur, et les officiers désignés pour servir de cortège, par suite d'un malentendu, s'étaient rendus à la gare d'Orléans.

Ne trouvant personne, ne voyant aucune voiture de la Cour, l'Impératrice Charlotte dut se contenter d'un simple fiacre pour gagner les logements qui lui avaient été préparés. A ce sujet encore, elle éprouva une vive déception : elle s'attendait à être conduite aux Tuileries, on la mena simplement au Grand-Hôtel. Ce furent là des froissements qui lui furent particulièrement douloureux.

Un malentendu d'autre sorte avait laissé ignorer à Napoléon III que l'arrivée de Charlotte fût si proche. Une dépêche du préfet de la Loire-Inférieure avertit inopinément le ministre de l'Intérieur que l'Impératrice du Mexique venait de débarquer et se rendait à Paris. Au milieu des graves préoccupations du moment, c'était à la fois une complication et un ennui de plus.

L'Impératrice Eugénie, désireuse d'effacer les premières impressions fâcheuses, se rendit dès le 10, au Grand-Hôtel et s'efforça par son amabilité et la grâce qui lui était naturelle de les dissiper. L'entretien ne pouvait porter sur la question politique, cependant l'Impératrice Charlotte se plaignit du Maréchal Bazaine, « trop occupé, dit-elle, de sa jeune femme ».

C'était bien en effet contre le commandant en chef que l'attaque allait être menée vigoureusement ; ce-

lui-ci, d'ailleurs, en avait été prévenu par une note confidentielle de M. de la Noue, son officier d'ordonnance (juillet 1866) :

Maury (directeur de la police) est venu me trouver aujourd'hui pour compléter les renseignements qu'il avait commencé à me donner hier. Il m'a supplié de ne compromettre son nom ni dans mes dépêches, ni dans mes télégrammes, afin de ne pas lui faire perdre le moyen d'être informé<sup>1</sup>. Il prétend tenir de Tindal (colonel commandant la gendarmerie), qui a besoin de lui pour son organisation, et est par suite expansif, les renseignements suivants :

Tindal a déjeuné l'autre jour en particulier avec l'Empereur à Chapultepec, et là on lui aurait dit que le câble transatlantique allait fournir à l'Impératrice Charlotte un document signé Maximilien, Osmont et Friant, par lequel elle pourrait prouver au gouvernement français que la situation peut être sauvée, et qu'on répond de le faire. On lui aurait ajouté (et Tindal s'en réjouissait parce qu'il n'aime pas Votre Excellence) que demande était faite pour que Votre Excellence fût remplacée immédiatement.

Maury prétend que cette demande aurait été appuyée par les deux ministres. J'aurais volontiers cru la chose possible pour l'un d'eux, mais me refuse encore à croire qu'il en soit de même pour le second.

L'Empereur aurait encore confié à Tindal qu'il engageait l'Impératrice à se servir énergiquement des documents qu'elle a emportés contre Votre Excellence, et il lui aurait ajouté que ces documents étaient terribles, car quelques-uns avaient rapport à de l'argent.

1. En effet, dans la dépêche, tous les noms propres sont écrits en chiffres.

Votre Excellence peut penser que ce dernier détail a fait rire de pitié mon interlocuteur autant que moi. N'est-ce pas en effet étourdissant de voir des gens nés sur les marches du trône s'abaisser à inventer de pareilles calomnies?...

Aussitôt arrivée, l'Impératrice Charlotte chercha à voir l'Empereur des Français : mais celui-ci était alors au palais de Saint-Cloud, malade, et retenu à la chambre, depuis le 6 août. On a su depuis quelle était la grave maladie dont il subissait les premières atteintes et cette réclusion n'était point un prétexte pour éviter une entrevue.

Sans doute, Napoléon III ne tenait guère à recevoir l'Impératrice Charlotte. Il savait par avance que le but de sa mission était de lui demander des hommes et de l'argent, et les circonstances intérieures aussi bien que la politique extérieure lui interdisaient tous nouveaux sacrifices pour une cause perdue. Il n'avait donc que des refus à opposer à ses sollicitations, et il eût assurément préféré se décharger de ce soin pénible sur M. Rouher. Mais l'Impératrice du Mexique ne l'entendait point ainsi : elle voulut voir Napoléon III, et elle le vit.

C'est le 11 août, au palais de Saint-Cloud, que cette entrevue eut lieu. Que se passa-t-il entre les deux interlocuteurs ? Il est facile de le deviner : d'un côté, des prières, des récriminations et peut-être même quelques violences de langage ; de l'autre, une obstination froide et polie, des refus, et l'impassibilité de celui que sa mère, la reine Hortense, appelait « un doux entêté ». De détails précis, il n'est pas possible

d'en avoir : l'entrevue se passa sans témoins ; quant aux confidents, s'il y en eut, ils ont été discrets.

On sait seulement que l'entretien se prolongea pendant une heure environ, et que, lorsque l'Impératrice prit congé de Napoléon III, elle avait le visage animé, les yeux très rouges<sup>1</sup>...

Malgré l'échec incontestable subi, et bien qu'il ne lui restât plus d'espoir, elle ne quitta point Paris immédiatement. Elle vit à diverses reprises les ministres, notamment M. Rouher, et M. Fould, ministre des Finances. On rapporte même que celui-ci, émerveillé de l'intelligence et de l'énergie de la jeune souveraine, lui aurait dit après une conversation qui n'avait pas duré moins de deux heures :

— Je demande à Votre Majesté la permission de me retirer, car elle finirait par me convaincre bien au delà de ce que je dois désirer dans ma position de ministre des Finances.

Le 20 août, Napoléon III vint rendre visite à l'Impératrice au Grand-Hôtel ; il la revit le lendemain à Saint-Cloud, le surlendemain encore à Paris. Il était alors accompagné de l'Impératrice Eugénie.

Ces entrevues furent empreintes de plus de cordialité. Les deux Impératrices s'embrassèrent, Napoléon III baisa la main de Charlotte. On lui exprima les regrets les plus vifs des refus auxquels on était contraint. Cependant on lui promit de retarder l'embarquement des troupes françaises jusqu'à fin janvier. C'était un mince délai dont l'avantage était

1. Le général Castelnau était précisément de service ce jour-là, et c'est de lui que nous tenons ce détail.